

## Comptes rendus bibliographiques

*Histoire générale de la Bretagne et des Bretons*, publiée sous la direction de Yannick Pelletier, 2 vol., 761 et 762 p., Nouvelle Librairie de France, Paris, 1990.

Embrasser en deux volumes seulement tous les aspects de l'histoire de la Bretagne n'est pas chose facile. Obligés de choisir entre une démarche chronologique, qui facilite la mise en évidence des correspondances et des corrélations et limite les redites, et une approche thématique, qui rend plus cohérente la présentation de chaque domaine et souligne les permanences et les liens entre passé et présent, les auteurs ont décidé de privilégier la seconde, prenant le risque d'oublier parfois le nécessaire respect de l'épaisseur du temps.

Neuf thèmes ont été retenus et distribués dans les deux volumes dont les titres — I. *Des Vénètes à nos jours*; II. *Culture et mentalités bretonnes* — traduisent à leur manière les difficultés du choix initial : *Histoire de Bretagne. Les faits et la mémoire* (Y. Pelletier et Christian Bougeard); *La personnalité bretonne et la mer* (Claude Benoît); *Le monde rural breton* (C. Bougeard); *La Bretagne et l'industrie. Histoire d'une liaison douloureuse* (Jean-Yves Andrieux); *La religion en Bretagne* (Marc Simon); *L'art en Bretagne* (Y. Pelletier); *La Bretagne par l'écrit* (Y. Pelletier), avec un complément sur *La Bretagne en bulles* (Jean Le Clerc de La Herverie); *Langue et culture bretonnes* (Gwennole Le Menn), thème suivi d'un bref développement qui aurait été mieux placé dans la partie précédente : *Du roman populaire au polar noir* (J. Le Clerc de La Herverie); *La musique bretonne* (Rémi Chauvet), étude complétée par une évocation rapide des *Danses de Bretagne* (J. Le Clerc de La Herverie).

Le travail est donc réalisé, c'est un autre choix, par une équipe restreinte, soudée par la passion, l'amour du pays et, on le note au détour de nombreuses pages, l'enthousiasme militant qui l'animent, la volonté de conserver la « mémoire » des faits d'hier pour comprendre les attitudes du présent et stimuler les énergies pour demain. Mais cette équipe

trouve aussi son dénominateur commun, et c'est plus surprenant, voire plus contestable, dans les liens étroits que ses membres entretiennent avec le département des Côtes-d'Armor, référence principale et souvent excessive du discours de plusieurs auteurs. Quoi qu'il en soit, on ne peut mettre en doute une volonté de promouvoir une image nouvelle de la Bretagne, *débarassée de la multitude des clichés « folklo-passéistes » qui, souvent hérités du XIX<sup>e</sup> siècle, masquent aujourd'hui encore les réalités bretonnes* (Y. Pelletier). Dans l'ensemble le pari est tenu, même si certains stéréotypes ont la vie dure : plusieurs dossiers en hors-texte, consacrés aux « incontournables » vedettes d'une histoire de Bretagne immobile, en font foi : Anne de Bretagne, bretonne, chrétienne, lettrée, polyglotte, Surcouf, qui résume presque à lui seul l'aventure malouine, Chateaubriand, fil conducteur de toute la littérature bretonne du XIX<sup>e</sup> siècle...

Dans cet ouvrage destiné à un public élargi (en dépit de son prix prohibitif), pour lequel il rassemble les principaux acquis de la recherche universitaire des deux dernières décennies, tout n'est pas égal. La présentation historique, qui s'appuie pour l'essentiel sur une littérature récente et bien diffusée (*Skol Vreizh, Ouest-France Université*) apporte peu de nouveautés. Plus que les pages, parfois fautives, comme on le dira plus bas, et aussi très engagées qui traitent de la Bretagne médiévale et moderne jusqu'au Consulat, on en retient la bonne synthèse que C. Bougeard consacre aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, bien documentée et capable d'éviter les pièges d'une présentation trop passionnelle des grandes étapes de l'Emsav. La même clarté caractérise la présentation du monde rural, où C. Bougeard traite avec bonheur des questions démographiques anciennes et actuelles, des rapports des paysans avec la politique et le monde syndical, de l'habitat rural, de la vie quotidienne, des transformations récentes des campagnes bretonnes et de la remise en cause du « modèle breton », le tout avec le soutien d'une documentation chiffrée sans laquelle il n'est pas d'histoire véritable. L'évocation de la personnalité maritime de la Bretagne, en revanche, laisse sur sa faim parce que le discours manque de cohérence historique, qu'il fait l'impasse sur nombre de réussites anciennes, notamment les lignes de force du commerce maritime breton aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, pourtant assez bien connues, qu'il se dispense de toute représentation graphique et ignore la cartographie historique ; plus dignes de considération les développements réservés à la situation contemporaine de la pêche et de la marine, ainsi qu'aux grandes réalisations actuelles (Ifremer, Epshom).

Le long chapitre évoquant la « *liaison douloureuse* » de la Bretagne et de l'industrie ne peut laisser indifférent. J.-Y. Andrieux connaît bien son affaire et sait capter l'attention de ses lecteurs, dont plus d'un partira à la découverte d'horizons connus jusqu'ici des seuls spécialistes ; les pages fortes qu'il consacre à l'énergie, à l'exploitation minière, aux entre-

prises industrielles dynamiques du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, bien illustrées de plans et de croquis, invitent à partir, livre en main, à la recherche de leurs témoins archéologiques. On n'y relève que quelques faiblesses, une certaine sous-estimation des antécédents médiévaux de l'essor industriel (mines, carrières), et un traitement étonnant de l'industrie toilière, qui fait presque silence sur les créés de Morlaix éclipsées par les toiles du centre Bretagne — Côtes-d'Armor obligent ! —, et du pays rennais. On regrettera cependant que la décadence industrielle de la région à l'époque contemporaine ait suscité plus de questions que de véritables réponses, mais il est vrai que l'explication n'en est pas simple à donner.

Pour traiter de la religion, dont la marque a depuis les origines contribué à façonner l'identité bretonne, le frère Marc Simon, de Landévennec, a choisi d'inscrire son discours dans une dynamique multi-séculaire, soulignant les temps forts et les agents successifs de la diffusion du message chrétien. Il campe d'abord le « *temps des moines* » qui, du V<sup>e</sup> siècle à la fin du Moyen Age, assumèrent pour l'essentiel la tâche de christianisation dense du pays, le « *temps des clercs* », auxquels revint la tâche, surtout aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles de soumettre les chrétiens à l'ordre de l'Église, préparant le terrain aux simples curés de paroisse qui purent « *dominer le paysage* » dans la société traditionnelle bretonne entre 1850 et 1960, le « *temps des laïcs* » enfin, qui tâchent de prendre, sous nos yeux, le relais d'une société cléricale en pleine crise. On peut souligner certains *a priori*, qui conduisent l'auteur à donner plus d'importance aux bénédictins qu'aux mendiants, à préférer les réalisations de Jean-Marie de Lamennais, auxquelles sont réservées les douze pages d'un dossier, qui ne se caractérise pas par son objectivité — « *L'école des Frères* » —, aux idées de Félicité, expédié en six lignes, à glisser très vite sur le protestantisme, l'irréligion ou l'antycléricalisme, à pratiquer l'amalgame entre le « *décrochage religieux* », le « *compagnonnage pré-nuptial* », la drogue et les sectes (II, 177). Mais le schéma d'ensemble ne manque pas de souffle et permet d'aborder l'essentiel des problèmes qui touchent à l'histoire de l'Église et aux attitudes religieuses, depuis les quelque 800 saints qui ont marqué la terre bretonne aux origines jusqu'à la faillite récente du recrutement, hier encore à son apogée (1947).

Les deux chapitres qu'Y. Pelletier consacre à l'art et à la littérature de la Bretagne mettent en évidence l'ampleur de la culture de leur auteur en même temps que sa volonté enthousiaste de dépoussiérer l'étude de ces deux thèmes majeurs. C'est ainsi qu'il fait un sort aux jugements de valeur portés sur l'art « populaire » breton — « *on ne fait pas un retable comme une ridelle de charrette* » —, le qualificatif n'étant recevable que pour désigner un art issu de la volonté d'un « peuple ». L'auteur prend en compte les travaux récents illustrant aussi bien la réussite des artistes bretons du Moyen Age à l'étranger (Laurent Marc'hadour et Yann/Juan Guas dans la Castille du XV<sup>e</sup> siècle), que l'attraction exercée

par la Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle sur plusieurs centaines d'artistes étrangers, ce qui contredit toute notion « *d'enfermement culturel* ». Vitalité, recherche, fidélité à la tradition et ouverture au monde caractérisent la création bretonne. Et l'abondance des créateurs auxquels se réfère le texte, aussi bien dans le domaine de l'art que dans celui de la littérature, corrobore cette appréciation de richesse et de diversité, et incite à prolonger la lecture par le retour aux œuvres ou l'excursion sur le terrain.

Mais, d'une manière générale, la dimension et la problématique historiques ne correspondent pas vraiment à ce qu'on attendrait d'une *histoire* de l'art ou de la littérature. Les bases économiques et sociales de la création artistique et culturelle aux temps médiévaux et modernes sont rapidement évoquées, et il manque un développement solide sur le mécénat ducal et sa portée idéologique, une étude documentée des retombées financières de l'industrie toilière dans le pays des enclos, ou encore une évocation de l'état culturel de la Bretagne des temps modernes pour expliquer les conditions de la création littéraire. Jamais on ne vise à maintenir un certain équilibre entre les différentes périodes de l'histoire, et les époques antérieures à 1500, voire au XVIII<sup>e</sup> siècle, restent presque toujours traitées de manière superficielle (cf. art roman, l'architecture civile moderne...), les dossiers photographiques, nécessaires, ne suffisant pas à compenser la rapidité du texte. Au lieu de cela, l'auteur adopte trop souvent une démarche de type « impressionniste », réagissant davantage en critique artistique ou littéraire qu'en historien, et versant volontiers dans le discours lyrique. Cette dérive est particulièrement sensible dans le chapitre consacré à l'écrit, où elle conduit à perdre souvent de vue la chronologie elle-même, à traiter de manière diachronique, des thèmes plus ou moins vastes, où les personnalités et les idées des auteurs se trouvent noyées ou réduites de telle manière que le lecteur n'en retire pas un véritable profit (cf. I, 404-411, *Révolte, liberté, fidélité*, dont le tourbillon emporte simultanément Chateaubriand, Renan, Grenier, Louis Guilloux, Abélard, Lamennais, Xavier Grall, Michel Le Bris, Guéhenno, Robin, Yvon Le Men, Pierre-Jakez Hélias, et... une dizaine d'autres!).

Cette démarche conduit aussi à privilégier les choix personnels. Le seul auteur honoré d'une citation d'une page complète est Georges Perros. En matière théâtrale la troupe briochine de Jean Moign bénéficie d'une appréciation élogieuse — Côtes-d'Armor obligent ! — sans doute méritée, mais qui surprend quand on constate l'omission du nom de Bernard Lotti, metteur en scène du *Théâtre de l'Instant* de Brest, pourtant actif depuis 1977, mais tout juste cité parmi d'autres, et l'oubli complet de l'aventure de feu le *Centre Dramatique de l'Ouest* de Rennes, qui s'est poursuivie pendant plusieurs décennies et continue sous d'autres formes. Quant aux peintres de la Bretagne, ceux qui, depuis un siècle, se sont occupés d'en donner une image réaliste ne bénéficient pas, sauf le Malouin Lemordant et le Lamballais Méheut, du même éclairage que les non

figuratifs, dont il importe de faire découvrir les œuvres et l'âme bretonne trop souvent ignorées — les Deyrolle, Louedin, Tanguy, Tal Coat, Dilasser —, mais qui ne sauraient à eux seuls résumer la peinture bretonne contemporaine ; la sélection des tableaux, après avoir fait une belle place à « la révolution de Pont-Aven », éclipse totalement les créations des écoles de la Cornouaille maritime dans les premières décennies du *xx<sup>e</sup>* siècle. De même, parmi les agents d'élaboration et de diffusion de la culture en Bretagne, une large place est faite à certains journaux (deux pages denses de dossier pour *Ouest-France*, avec photographies des dirigeants), aux périodiques, à des institutions comme l'Institut Culturel de Bretagne (1981), deux fois présenté (II,439, II,705-706), et une nouvelle fois présent en la personne de son actuel président, Pierre Le Treut, qui signe la postface de l'ouvrage. Mais « au seuil de l'avenir », puisque tel est le titre du chapitre, il n'y a nulle place pour l'université, à laquelle le livre doit pourtant beaucoup, et pas un mot n'est dit du rôle de ses centres de recherche en sciences de l'homme et de la société, dont plusieurs, à Brest comme à Rennes, sont pourtant devenus des unités de recherche associées au C.N.R.S. et bénéficient d'une reconnaissance nationale et même internationale de leur qualité. Est-ce seulement un oubli ?

En traitant de la langue et de la culture bretonne, G. Le Menn a voulu rendre accessible au non-spécialiste le discours du linguiste. D'une manière générale il y est parvenu, mais en escamotant quelquefois certaines questions fondamentales auxquelles ne sont faites que des allusions trop rapides : état linguistique de l'Armorique au moment de la migration des Bretons, mise en place de la langue et diffusion des formes dialectales, questions pour l'étude desquelles des références aux travaux du professeur Falc'hun, totalement absent du livre, auraient été souhaitables ; problème de la diversité orthographique du breton, que seul le glossaire de la fin de l'ouvrage permet d'aborder sans que soit véritablement proposée une confrontation même rapide des thèses en présence. Ces réserves faites, le texte vivant, émaillé d'un grand nombre de citations, toujours traduites et choisies pour maintenir en éveil l'attention, invite le lecteur à suivre les grandes étapes de l'histoire de la langue — vieux-breton, moyen-breton, breton moderne — et les raisons du découpage chronologique. Les divers aspects de la création culturelle bretonnante sont passés en revue, littérature religieuse majoritaire parce que le peuple n'eut jamais, jusqu'à ces dernières années, le droit à un enseignement dans sa langue maternelle, littérature profane en prose, et surtout théâtre dans lequel, en dépit des appréciations pessimistes d'Anatole Le Braz, réside une bonne part du génie créatif breton. Le chapitre se termine par quelques pages consacrées aux prénoms et aux noms de familles bretons, assortis de cartes de répartition, originales, qui démontrent que le nom de famille le plus répandu en Bretagne est... Martin (!), mais que le plus porté reste Le Gall (ouf, on respire !). A

noter que G. Le Menn est aussi l'auteur du glossaire qui termine l'ouvrage et dans lequel l'amateur d'étymologies bretonnes aussi bien que le touriste ou le gastronome à la recherche des plats « typiques » trouveront leur bonheur.

L'ouvrage s'achève sur une présentation des « trois âges » de la musique bretonne, qui fait alterner les dissertations érudites et techniques davantage destinées aux spécialistes — la notation musicale, les modes, les rythmes —, l'évocation plus accessible des instruments traditionnels, et le tableau riche en contrastes du monde musical. Plus d'un lecteur découvrira sous la plume de R. Chauvet le nom et les œuvres de la pléiade de compositeurs « savants », de Bourgault-Ducoudray à Paul Le Flem, dont les œuvres sont marquées par l'atmosphère de leur terre natale. A côté d'eux, et dans un autre registre, la cohorte des auteurs, compositeurs, interprètes, instrumentistes, généralement plus connus du public malgré les obstacles qu'ils rencontrent souvent pour avoir accès aux médias, parce qu'ils ne sacrifient pas volontiers aux modes et continuent de mettre leur âme et leur art au service de l'idée qu'ils se font de la Bretagne.

Le bilan d'ensemble de l'ouvrage est donc loin d'être négligeable, la masse de connaissances et de documentation mise en œuvre impressionne favorablement. Ajoutons que nous avons affaire à un « beau livre », luxueux même, qu'il bénéficie d'un réel effort de recherche iconographique et qu'il est servi par un excellent travail d'éditeur : qualité de la reliure et du papier, mise en page aérée, typographie soignée et aisément lisible, abondance des photographies en couleur et en noir et blanc reproduites avec le plus grand soin.

On n'en regrettera que davantage un nombre d'imperfections et même de fautes trop graves dans un travail de ce type, pour être passées sous silence. D'abord le nombre difficilement admissible des coquilles et des lapsus, dont tous ne relèvent sans doute pas de l'inadvertance, particulièrement nombreux dans la partie historique et aussi dans la chronologie. Des personnages en acquièrent une longévité, des événements, une durée exceptionnelles, tels Alain IV, 1084-1182, Jean Meschinot, 1320-1491, Marguerite de Clisson toujours vivante à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, ou la Chouannerie inscrite entre 1690 et 1804. Des institutions, des techniques sont mal comprises ou mal nommées : la dation des mains du vassal au seigneur devient la « *datation des mains* » (I,34), l'échiquet du blason de Dreux, « *l'échiquier* ». Des noms mal orthographiés ou des personnages mal identifiés peuvent engendrer des confusions. Froissard devient « *Frossart* », Méheut « *Méheust* », et Saint-Pol « *Saint-Paul* », Duault est confondu avec « *Dinéault* » ; Pierre II, duc de Bretagne, est rebaptisé « *René II* », comme le duc d'Anjou, Provence et Lorraine, son contemporain ; Anne de Bretagne, morte en 1514, devient mécène de Brantôme (1540-1614), auteur de la *Vie des Dames illustres*,

alors qu'elle a encouragé Antoine Dufour, auteur d'une *Vie des femmes célèbres* (I,77).

A cela s'ajoutent des négligences, contradictions, tantôt mineures, parfois plus graves, toujours gênantes : Taranis est assimilé à Jupiter, puis à Vulcain (II,16); le mythe de la forêt centrale, détruit dans le cours du texte, resurgit dans la légende d'une photographie (I,376-377); ici on affirme que l'Armorique fut un « *bastion de la Romanité* » (I,26), et là qu'elle « *n'assimila jamais vraiment la civilisation romaine* » (I,212); Arthur I<sup>er</sup> meurt en 1202 (I,39), puis en 1203 (I,55), les moines de Noirmoutier fuient devant les Vikings en 1830, des sceaux de ducs sont présentés à l'envers (I,59), Tanguy-Prigent est prénommé justement François (I,444), mais aussi Pierre (I,451), ce qui fait apparaître deux personnages au lieu d'un dans l'index. Les erreurs pures et simples ne manquent pas. Erreurs de dates ou de lieux : la naissance du fouage est datée de 1340, Anne épouse Charles VIII en 1492 (II,35) et ce dernier meurt en 1493 (I,78), Rohan est mentionné comme site de la première imprimerie bretonne au lieu de Bréhan-Loudéac; la bataille de Saint-Cast est retardée jusqu'à 1798 (I,345). Erreurs d'interprétation, dont certaines sont des contresens véritables : le *pagus* est confondu avec le *plou* (I,375); la paire de France est associée à l'hommage simple (I,51); l'*anglophilie* de Jean IV est une nouvelle fois acceptée sans la moindre discussion, comme dans l'histoire de La Borderie et Pocquet (I,46); le couronnement des ducs est confondu avec un *sacre* (I,50), la Bretagne est dite *indépendante* jusqu'en 1532, *autonome* ensuite jusqu'à 1789 (II,466); d'Argentré, qui écrivait en *latin* et en français devient un auteur rédigeant aussi bien en *breton* qu'en français (II,501). Une partie de ces erreurs, on pourrait en relever beaucoup d'autres, provient d'ailleurs de contradictions entre texte et illustration...

Difficile enfin de justifier certains comportements qui n'honorent pas leurs auteurs. La cartographie du livre est remarquable, c'est incontestablement un des points forts de l'ouvrage et l'éditeur, qui s'en attribue la propriété exclusive et en réserve strictement le droit de reproduction « *pour tous pays y compris l'U.R.S.S.* », selon la formule consacrée, parle sans vergogne de *cartographie originale*. Or, à l'exception de quelques-unes, dues aux auteurs des chapitres, les cartes ont été purement et simplement recopiées sur des travaux dont les auteurs ne sont jamais cités en regard de leurs œuvres : thèses et travaux universitaires récents abondamment exploités, *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques* (éditions Skol Vreizh), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, publiée sous la direction de Jean Balcou et Yves Le Gallo, livre tabou apparemment, car aucune mention n'en est faite ni en bibliographie, ni dans le texte, alors qu'on lui a emprunté une partie de sa substance. L'intervention du cartographe de l'éditeur s'est presque toujours limitée à reproduire en couleur des maquettes parues en noir et blanc, chan-

geant éventuellement un titre ou rajoutant un nom pour éviter le repérage de la supercherie ou l'accusation de plagiat, ce qui ne va d'ailleurs pas sans erreurs : des voies romaines tronquées et des Riedones coupés de la mer sur une carte de la Bretagne gallo-romaine (I,25), Redon mentionné dans une carte de la Bretagne monastique entre le v<sup>e</sup> et le viii<sup>e</sup> siècle, qui confond aussi les Irlandais et les Bretons (I,28), la Bretagne de Nominoé qualifiée de « duché » (I,37), une erreur de datation qui dénature le sens de la carte des fortifications sur laquelle Tréguier devient forteresse ducale (I,42), Lorient (*sic*) rajouté sur une carte des baillies, rebaptisées « *baillages* », au xv<sup>e</sup> siècle (I,57) ! Pareil comportement s'appelle de la malhonnêteté intellectuelle, alors que la mention du concepteur de la carte à la suite de celle-ci, conformément aux usages universitaires, n'aurait rien enlevé à la qualité d'ensemble réelle du travail de réécriture cartographique. †

Ces faiblesses et ces réserves, qui s'expliquent sans doute par la manière dont la réalisation de l'ouvrage a été conduite, laissent le lecteur sur une impression désagréable : celle d'une occasion manquée de faire un grand livre de vulgarisation de l'histoire de la Bretagne et des Bretons, par excès de précipitation peut-être ou faute d'avoir suffisamment étoffé l'équipe des réalisateurs, sans doute aussi parce que d'autres soucis que ceux de la rigueur historique ont guidé l'entreprise de l'éditeur. Comment justifier en effet l'insertion, dans une étude de ce genre, de plusieurs dossiers (*Barr heol war...*, rayon de soleil sur...) au total plusieurs dizaines de pages, qui tiennent davantage de l'opération promotionnelle que de l'histoire ? Promotion politique des personnalités actuellement en charge des villes, des départements, de la région, photographiées comme dans un « trombinoscope », en couleur ou en noir et blanc, toutes étiquettes confondues, mais avec des omissions étonnantes (« Leur mission : construire la Bretagne de demain ») ; promotion des entreprises « performantes », avec portraits et photographies de leurs dirigeants, dont il manque d'ailleurs quelques grandes figures, et apologie sans nuance de leur action régionale (*La Bretagne qui gagne*, dont la cartographie à de quoi surprendre) ; promotion touristique des « grands » festivals bretons, sélectionnés eux aussi en fonction de critères non précisés. Les préoccupations historiques disparaissent, le recul, la problématique, la démarche critique ne sont plus de mise, comme si ces pages, en discordance et parfois en contradiction avec le texte de l'histoire, avaient été rajoutées au dernier moment, ce qui est bien dommage.

Jean KERHERVÉ  
Université de Brest